

Denys Arcand

Mario Patry

Number 271, March–April 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63598ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

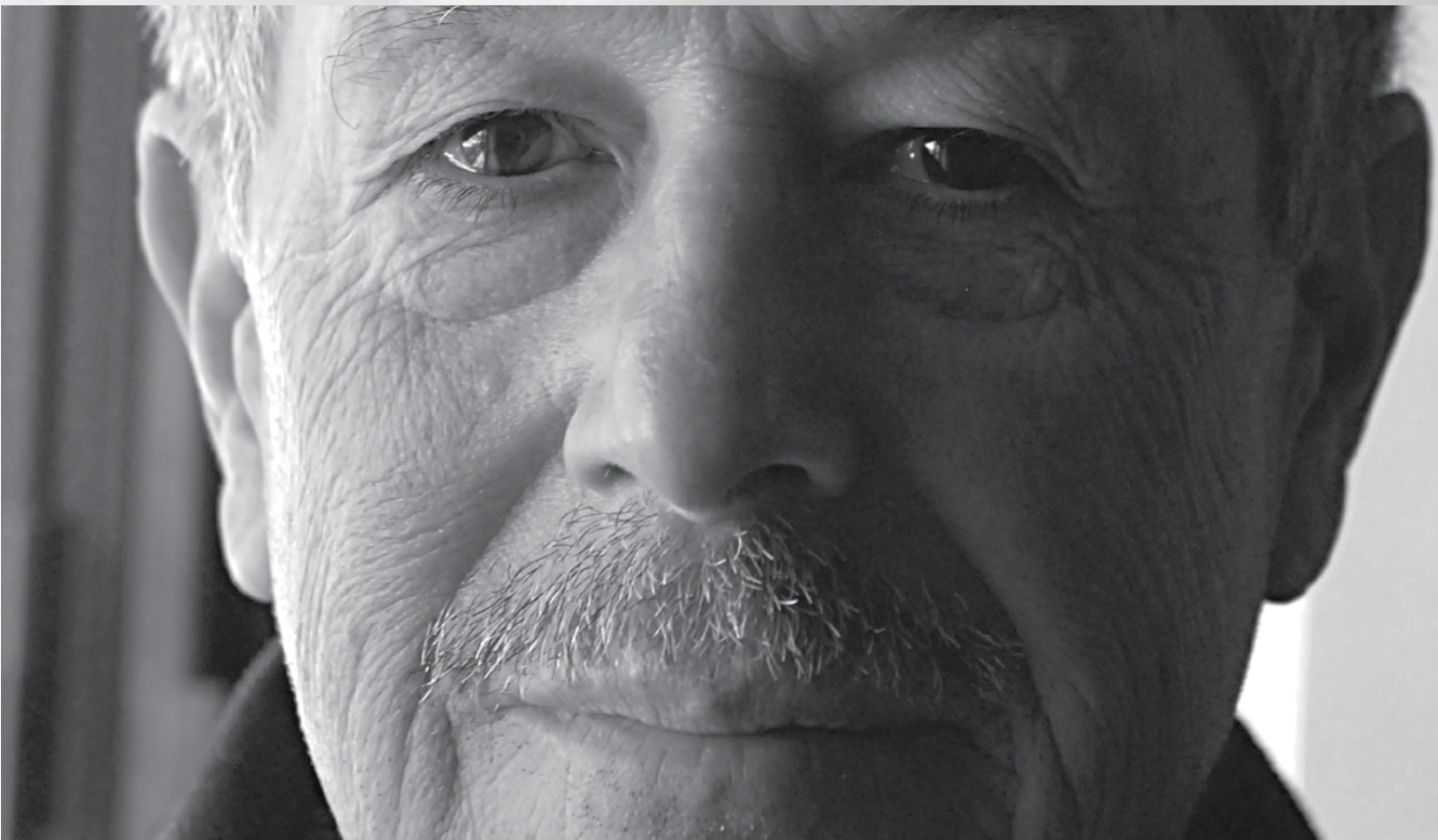
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Patry, M. (2011). Denys Arcand. *Séquences*, (271), 11–15.

Denys Arcand



À l'occasion du 25^e anniversaire de la sortie de son chef-d'œuvre **Le Déclin de l'empire américain** — qui avait été présenté en avant-première mondiale le 12 mai 1986 à Cannes, puis à Montréal le 18 juin suivant —, j'ai eu le grand privilège d'échanger avec un homme d'une grande culture et doté d'un incroyable charisme : Denys Arcand. C'était le seul véritable hommage qu'on pouvait lui rendre, offrir à ce premier cinéaste québécois oscarisé l'opportunité d'exprimer toutes les nuances de sa réflexion sur la notion de « décadence ». J'étais aussi impressionné que si j'avais rencontré Sergio Leone ou Claude Jutra ! Aussi, allons-nous reproduire intégralement cet entretien, échelonné sur deux numéros.

Propos recueillis par **Mario Patry**

PREMIÈRE PARTIE

*J'ai envie de vous citer, en premier lieu, un article de Giovanni Grazzini à propos du *Satyricon* de Fellini¹. Il avait écrit que ce dernier était «un itinéraire dans la fable pour adulte». J'ai trouvé que l'expression s'appliquait particulièrement bien à vos films sur le déclin de l'empire américain. Je trouve que ce sont effectivement des fables pour adultes, dans le sens où vous n'êtes pas moralisateur dans votre propos.*

Ça, c'est sûr. En fait, mes films concernent surtout ma vie. Et comme il se trouve que j'ai étudié l'histoire, je ne peux pas raconter ma vie sans avant tout la situer dans son contexte historique. C'est une sorte de déformation professionnelle (ou plutôt intellectuelle). Un médecin cherche toujours la maladie. Il veut savoir si son interlocuteur est en bonne santé. Un avocat veut savoir s'il y a un litige. Un policier veut savoir si vous êtes coupable de quelque chose. La personne qui a fait des études en histoire, elle, veut savoir d'où on vient et pourquoi on est dans une situation donnée. Je n'ai pas de prétention particulière à connaître les tenants et les aboutissants de notre réalité. De plus, je n'appartiens à aucune religion, aucune école morale qui dicte comment nous devons nous comporter. Je n'ai aucune idée de comment on doit se comporter. Cela étant dit, je n'ai pas non plus de position moralisatrice par rapport à l'Histoire. De toute façon, il n'y a pas de positions morales par rapport à l'histoire.

L'histoire, c'est la relation des faits qui se sont produits jusqu'à nous. Ces faits-là ne sont ni bien ni mal ni rien. Ils sont ce qu'ils sont. Voilà tout. Donc, mes films sont plus à voir comme des «constats»: ils sont aussi neutres que possible.

*Si on va plus loin, je lisais un article signé par Jean A. Gilli dans le Dictionnaire Larousse du Cinéma; en 1986, l'année où votre film est sorti, il écrivait: «Redevenant pleinement maître de ses moyens, Fellini oriente alors son travail vers un sujet moins directement personnel; il met en scène, avec *Le Satyricon* (1969), une Antiquité décadente vue comme le reflet exacerbé de notre propre décadence». Donc, votre point de vue par rapport au film *Le Déclin de l'empire américain* trouve des résonances importantes chez d'autres cinéastes internationaux. Leone aussi avait un point de vue sur la «dégradation symbolique du rêve américain».*

Ça, c'est fatal. Dans tous les pays, il y a d'étranges correspondances entre les sujets qu'abordent les cinéastes ou les écrivains. Quand j'ai commencé à travailler sur *Jésus de Montréal*, après *Le Déclin de l'empire américain*, quelqu'un est venu me voir en disant: «Tu ne peux pas faire ça, je viens d'apprendre que Martin Scorsese va tourner *The Last Temptation of Christ* la semaine prochaine!» J'ai dit: «Pourquoi je ne le ferais pas? Ça ne change rien.» Il n'était pas question que je change de sujet. Mais, pour revenir à votre citation, Fellini a effectivement fait *Le Satyricon*, qui portait sur



Le Déclin de l'Empire Américain | Comment notre époque va-t-elle être caractérisée par les sociétés futures ?



Satyricon | Le reflet exacerbé de notre propre décadence

la décadence de l'Empire romain. Et cette parenté de pensée, de préoccupation, on ne peut pas y échapper. On parle ici individus, surtout des Occidentaux, qui participent tous de la même culture, et qui s'interrogent sur l'époque dans laquelle nous vivons? Quelles sont ses principales caractéristiques? Vers où allons-nous? Ce sont là des questions que les artistes se posent tout le temps. C'est sûr qu'il va y avoir des concordances, des recoupements. C'est inévitable... En ce qui concerne la notion de déclin, le titre de mon film, **Le Déclin de l'empire américain**, vient simplement du fait que je me disais: « Ces gens-là, qui sont des historiens, parce que mes personnages sont des universitaires, ils vont se poser la question: "Comment notre époque va-t-elle être caractérisée par les sociétés futures?" ». Si on y pense bien, la fin du 20^e siècle et tout le 21^e siècle, ça va être le Déclin de l'empire américain. Ça ne peut être que ça. Les États-Unis ont établi leur hégémonie sur le monde au début du 20^e siècle, mais malheureusement, ça ne va plus durer très longtemps! La muraille commence à montrer des failles; elle va finir par s'écrouler. C'était ça, la naissance du titre, si vous voulez.

J'ai beaucoup aimé la citation que vous avez mise en exergue au début de votre film concernant le nombre. Vous faites dire par Rémy: « Il y a trois choses importantes en histoire. Premièrement, le nombre. Deuxièmement, le nombre. Troisièmement, le nombre. » J'ai trouvé la source exacte dans Québec Canada; deux itinéraires un affrontement (Éditions HMH, Montréal, 1968, p. 211) de Michel Brunet. Il écrivait: « En Histoire, c'est d'abord le nombre qui compte: premièrement, le nombre, deuxièmement, le nombre et troisièmement le nombre. Ensuite, il est possible d'aborder d'autres questions. »

C'est une copie exacte de l'enseignement que j'avais reçu. Moi, j'ai eu la chance, quand j'étais jeune, d'aller à la faculté de l'Université de Montréal et d'avoir deux très grands historiens comme professeurs: Michel Brunet et Maurice Séguin. Le leitmotiv de Brunet, c'était qu'il fallait toujours, toujours compter le nombre! C'était la première des choses. Donc, je me suis dit: « Si je fais un film avec des historiens, je commencerai par ça. » Et tous mes collègues, tous ceux qui avaient suivi des cours avec monsieur Brunet, sont venus me voir après pour m'en parler, parce que c'était

une chose sur laquelle il insistait toujours pour qu'on comprenne bien quelle importance ça avait. Alors, j'ai ouvert le film avec ça. En même temps, c'était une forme d'hommage que je lui rendais, puisqu'il est mort au tout début du tournage. C'était particulier... Un peu avant sa mort, il m'avait téléphoné en disant: « On devrait aller manger ensemble. » Il avait vu mes films et s'intéressait à ce que je faisais. Monsieur Séguin aussi d'ailleurs. Je lui ai dit: « Oui, oui, c'est sûr! » Mais j'étais en préproduction et, donc, extrêmement occupé. Je courrais parce qu'il fallait trouver un lieu à la campagne, ce n'était pas évident. On avait cherché dans les Laurentides avant de trouver cet endroit où nous avons tourné, au bord du lac Memphrémagog. Et puis, complètement débordé, j'ai laissé tomber en pensant: « Après le film, j'irai. » Et un matin, sur le plateau, quelqu'un est venu me dire: « C'était ton professeur? On vient d'apprendre la nouvelle: il est mort. » Alors, je me suis senti coupable et j'ai voulu rendre hommage à l'homme qu'il a été.

Est-ce qu'on pourrait dire que cette préoccupation est indirectement liée au fait que les Canadiens français sont minoritaires en Amérique du Nord et au Canada? Ils sont pourtant majoritaires au Québec où nous n'avons jamais été menacés?

Ça, c'est entendu, et ça va l'être encore dans les années qui viennent. C'est un des éléments fondamentaux de toute réflexion que nous pouvons avoir sur le Québec. Lors de la Confédération², on était le quart du Canada. Là, on est le cinquième. Et dans vingt ans, on va être le huitième, le neuvième, le dixième³... Quand on est le dixième d'un pays, on n'a pas beaucoup poids. C'est évident. On ne peut pas contourner ça, d'aucune façon!

Je vais vous lire quelques citations empruntées à Pierre Chaunu dans son livre Histoire et décadence, paru en 1981 chez Perrin. Il disait entre autres: « Oui à la peur; mais non à la panique! L'Histoire n'est jamais écrite à l'avance, que pour mince que soit la frange sur laquelle nous pouvons espérer peser, si faible soit-elle, elle est toujours suffisante pour infléchir le destin. » (p. 335).

Oui, c'est sûr. Il n'y a pas de déterminisme en histoire! Une fois qu'on sait qu'il y a des règles, parmi lesquelles celle du nombre, on ne peut rien savoir... Il y a un livre qui s'appelle *The Year Two Thousand* (j'imagine qu'on peut encore le trouver dans certaines bibliothèques). Il a été publié en 1970 par The Hudson Institute, une association qui était composée de gens qui se nommaient des futurologues. Ils avaient tous des formations académiques, des diplômés de Harvard, de Princeton, de partout. Ils se sont réunis autour d'une question: « Que sera l'an 2000? » Ce livre, aujourd'hui, est parmi les plus comiques qu'on puisse lire. On y va des hypothèses les plus folles: le cancer va être vaincu depuis longtemps; les gens vont vivre jusqu'à cent ans; la puissance économique mondiale sera le Japon; les automobiles seront toutes électriques; les gens auront des avions. Un tissu de sottises, bien sûr. Mais en histoire, c'est comme ça, on ne peut jamais rien prévoir. En 1980, la plus grande menace sexuelle, c'était l'herpès. Il y avait de longs articles sur le sujet dans les magazines américains: la transmission de l'herpès par voie sexuelle... Ça, c'était avant le sida. Il y a quelques années encore, la principale menace à la paix dans le monde, c'était la guerre entre les Russes et les Américains.

Les gens craignaient la guerre froide, l'accumulation des bombes thermonucléaires. Puis, un bon matin, ils se sont levés : le mur de Berlin était tombé. C'était fini... C'est la même chose aujourd'hui. Dans dix ans, l'avenir sera peut-être radicalement différent de tout ce qu'on peut imaginer. Et puis, soit dit en passant, les historiens sont assez humbles par rapport à ces « prédictions ». On a déjà de la difficulté à comprendre un passé qui est documenté. Alors, imaginez l'avenir... On oublie ça ! (Rire)



Le Déclin de l'empire américain | Une nouvelle classe petite-bourgeoise

Chaunu disait aussi : « La décolonisation, la brisure de la solidarité impériale ont joué un rôle capital dans le complexe de décadence. Chaque décolonisation, chaque affaiblissement du lien impérial a été vécu comme la décadence de l'Empire romain » (p. 298). Nous avons vécu, nous aussi, d'une certaine façon, une forme de décolonisation par rapport à l'impérialisme britannique au Canada, avec la « Révolution tranquille », avec l'avènement d'une nouvelle classe petite-bourgeoise canadienne-française.

Ouais... je ne vous suis pas tout à fait dans cette question-là. Je pense que les Québécois n'ont jamais eu de liens importants avec l'Empire britannique. Le Québec d'autrefois, c'est une société rurale, très peu instruite. Les gens vivaient sur leurs terres, et la plupart étaient analphabètes. Ce qui les préoccupait, c'était les ventes, les récoltes; savoir s'ils allaient ou non mourir de faim ou de froid.

C'était l'autarcie?

L'autarcie, oui. C'était un peuple qui vivait dans l'autarcie. Et les quelques personnes qui, de temps en temps, essayaient de s'en sortir, on touchait à leur statut colonial, c'est-à-dire qu'ils ne pouvaient pas avoir accès aux banques, au financement. Il y avait toujours un couvert sur la marmite, si vous voulez. Et la « Révolution tranquille » a fait que, tout à coup, ces gens-là ont eu accès à du capital par le biais des Caisses Desjardins, de la Caisse de dépôt, de la Société générale de financement, de la Banque nationale... Il s'est alors développé une bourgeoisie autochtone québécoise. Mais était-ce vraiment une lutte contre l'impérialisme britannique? Je crois que c'était davantage une lutte contre l'état des choses. Le fait que la classe commerciale de Montréal était anglophone, anglo-écossaise en particulier, a sans doute joué... Maintenant, relier ça au déclin de l'Empire britannique, c'est possible, mais c'est un lien qui me paraît un peu ténu.

Chaunu disait encore, je me fais l'avocat du diable, là...

Oui, oui, allez-y!

« Le rôle des historiens est double (...). Le rôle des historiens est de mettre en garde contre l'illusion de ceux qui, ignorant l'Histoire, pensent que l'Histoire se répète. » (p.314).

Comme on dit toujours, l'histoire ne se répète pas, elle bégaie. (Rire). Elle se répète en partie, mais ce n'est pas exactement la même chose, jamais. C'est toujours différent. Mais ça, c'est sûr. Puis, c'est autre chose. Le grand avantage de l'histoire, c'est de nous apprendre qui on est. Par exemple, si les Québécois ont été analphabètes pendant deux siècles, ce n'est pas parce qu'on a créé la Commission Parent et le ministère de l'Éducation que, tout à coup, les Québécois vont se transformer en Japonais ou en Allemands! Les Québécois n'ont jamais aimé l'école, ils n'ont jamais aimé l'instruction. Encore aujourd'hui, quand les gens me disent : « Les jeunes ne savent pas écrire; les écoles, c'est un désastre », j'ai envie de répondre : « Ça fait deux cents ans que c'est comme ça. Plus que deux cents ans même, c'était comme ça du temps du Régime français! » C'étaient des paysans peu instruits. Ils le sont restés. Il faut des siècles pour modifier les caractéristiques fondamentales d'une société. Ça n'arrive pas en quarante ans... On fait une « Révolution tranquille », puis on pense que ça va être différent, que ça va être autre chose... Non! Ça ne peut pas être autre chose! Ça va continuer comme c'était. C'est sûr que les choses se modifient, mais quand elles se modifient, c'est au cours des siècles. Je me souviens de mon ami Gérald Godin, quand il était ministre et qu'il faisait face à des problèmes insolubles, il me disait : « Tu sais, les peuples avancent à la vitesse des glaciers! » Un peuple, c'est comme un glacier qui avance ou qui diminue de quelques pouces par année. Ça ne sert à rien de pousser dessus... Il faut vivre avec ces considérations-là.

C'est la dérive des continents.

Oui, exactement, c'est cela.

Chaunu disait ceci encore : « Si vous me demandez de résumer, la décadence américaine est une crise de la décision et de la volonté. Elle découle de l'hyperrationalisation de la stratégie des choix, elle dénote une défaillance du cerveau profond, elle aboutit, par le désir d'éviter les conséquences négatives des choix, au pire des choix qui est l'absence de choix » (p.332).

Oui.

Il citait à ce moment-là, c'est un propos concernant Le Mal américain de Michel Crozier (Fayard, 1980).

Oui, et c'est très difficile d'analyser la société américaine. Vous n'êtes pas sans savoir que c'est un pays gigantesque! Très, très complexe. C'est un continent. Pendant le temps où tout cela se passe, porter des jugements là-dessus, c'est très compliqué. Des Yankees à la Californie, du Nouveau-Mexique à l'Arizona, il y a des phénomènes gigantesques qui se passent là, tu sais. Par exemple, toute l'immigration sud-américaine. Le sud des États-Unis maintenant, ce sont des latinos. Le maire de Miami s'appelle Miguel

Esposito; le chef de police, Emanuel Roblaise. On est dans un autre univers. Mais, qu'est-ce qui se passe? Qu'est-ce que ça va donner? Personne ne le sait. On peut simplement indiquer des pistes de réflexion, mais ce n'est pas simple.

J'ai une autre citation de Chaunu qui disait: «C'est à travers les empires coloniaux, ces constructions fragiles et, à tout prendre, éphémères, que l'Europe a pris conscience de la décadence. Décadence de l'Espagne, perte des premiers empires (Old British Empire), premier empire colonial français, indépendance des Amériques ibériques, grande vague de décolonisation de 1947 à 1975, pour le meilleur et surtout pour le pire.» (p.298). Cela rejoint un peu ce que vous dites sur la complexité de tout cela.

C'est immensément complexe. De toute façon, les mots «décadence» et «déclin» sont employés un peu à toutes les sauces. Il faut se méfier de ça. À toutes les époques, il y a une nation ou un groupe de nations qui sont prépondérants. C'est comme ça. Par exemple, fin du 17^e siècle, début du 18^e siècle, on peut dire que les Français «contrôlaient» l'Europe, en ce sens qu'ils avaient sur elle une influence énorme en regard de la langue, de l'architecture, du commerce... Et là, tranquillement, ça a glissé du côté des Anglais. Pour toutes sortes de raisons: la politique maritime, l'importance de la flotte anglaise, les guerres ruineuses des souverains français... Puis, éventuellement, ça a été le tour des États-Unis, à cause des deux guerres mondiales notamment, de la série de guerres incessantes qui sévissent un peu partout. Les Américains sont apparus comme des «sauveurs» et ils ont établi leur hégémonie. Ouf, c'est assez difficile d'étudier tout ça, c'est complexe. (Rire).

¹Corriere della Sera, Milan, 5 septembre 1969.

²La population du Canada, en 1871, était de 3 689 257 habitants, et au Québec, de 1 191 516, soit le tiers environ. Atlas de géographie historique du Canada, par Maurice Saint-Yves, les Éditions françaises, 1982, p.68. Ce qui, au lieu d'infirmier le propos de Denys Arcand, le confirme davantage.

³On estime la population du Québec, en 2012, à 8 millions d'habitants, et à 9, 2 millions en 2056. RDI, 15 juillet 2009.